Revue Française de Civilisation Britannique

French Journal of British Studies

XVII-2 | 2012

Minorités, intégration en Grande-Bretagne et dans les
pays du Commonwealth

La minorité irlandaise à Londres au XVIII^e siècle

The Irish Minority in London in the 18th Century

Suzy Halimi

Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/rfcb/670>

DOI: 10.4000/rfcb.670

ISSN: 2429-4373

Publisher

CRECIB - Centre de recherche et d'études en civilisation britannique

Printed version

Date of publication: 15 October 2012

Number of pages: 25-36

ISBN: 2-911580-37-0

ISSN: 0248-9015

Electronic reference

Suzy Halimi, « La minorité irlandaise à Londres au XVIII^e siècle », *Revue Française de Civilisation Britannique* [Online], XVII-2 | 2012, Online since 15 March 2016, connection on 19 April 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rfcb/670> ; DOI : 10.4000/rfcb.670

This text was automatically generated on 19 April 2019.

Revue française de civilisation britannique est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

La minorité irlandaise à Londres au XVIII^e siècle

The Irish Minority in London in the 18th Century

Suzy Halimi

- 1 Le problème des minorités et de leur intégration dans la société environnante, celui des immigrants et de leurs relations avec la société d'accueil, remontent à la plus haute Antiquité. Qu'on se souvienne des Hébreux en Égypte : reçus d'abord comme une main d'œuvre bienvenue, utile à l'économie du pays, ils sont regardés avec suspicion quand ils commencent à prospérer, parqués dans la région de Goshen – le premier ghetto de l'Histoire – et réduits en esclavage par le Pharaon, jusqu'à l'intervention de Moïse, qui les libère de « la maison de servitude ». Aujourd'hui, alors que la mondialisation favorise les mouvements de populations, la question des minorités ethniques, religieuses, linguistiques se pose avec plus d'acuité que jamais, liée à celle du multiculturalisme et des identités nationales.
- 2 Dans l'Angleterre du XVIII^e siècle, Londres connaît un fort taux de mortalité dû à la combinaison de divers facteurs : surpeuplement des quartiers les plus pauvres, insalubrité, épidémies, famines, consommation excessive de gin de mauvaise qualité, etc. On l'appelle « le monstre dévorant » (*the devouring monster*). Si sa population se maintient à peu près, malgré cette hécatombe, c'est grâce aux immigrants de province ou d'ailleurs, qu'elle attire en leur offrant l'espoir de conditions de vie et de travail plus favorables que dans les pays d'où ils viennent.
- 3 L'Irlande, qui n'est pas encore rattachée institutionnellement à sa grande voisine – elle ne le sera que par l'Acte d'Union de 1801 – vit néanmoins sous son joug économique. Sa production textile est bridée par les Actes de Navigation de 1651 et 1660, qui lui interdisent d'exporter ailleurs qu'en Angleterre ; son agriculture est largement aux mains de grands propriétaires terriens d'origine anglaise qui pressurent leurs fermiers irlandais et ne consomment même pas sur place le revenu de leurs fermages¹. Les paysans, qui ont de plus en plus de mal à survivre sur des lopins de terre de plus en plus exigus à mesure

que croît la population, s'expatrient, qui vers les colonies américaines, qui vers le pays voisin, alors en pleine expansion économique.

- 4 Qui sont-ils ces Irlandais qui viennent à Londres pour y chercher un asile temporaire ou définitif ? Comment et de quoi vivent-ils dans la capitale ? Quelles sont les attitudes à leur égard de la société qui les accueille en son sein ? Tels sont les trois points qui seront examinés ici.

Les Irlandais à Londres au XVIII^e siècle : essai de typologie

Cette communauté ne forme pas un tout homogène.

Les hommes de lettres et les artistes

- 5 Il convient d'abord de mettre à part une mince frange de cette population : celle des écrivains et artistes attirés par la capitale, où ils espèrent que leur talent sera reconnu. De même que Samuel Johnson quitte sa ville de Lichfield, Tobias Smollett son Ecosse natale pour « monter » à Londres, il y a aussi des Irlandais qui regardent vers le miroir aux alouettes de la métropole, comme tous les Rastignac du monde. Beaucoup déchantent et viennent grossir les rangs des besogneux de Grub Street², immortalisés par William Hogarth dans son tableau intitulé *The Distressed Poet*. Mais il en est tout de même qui réussissent et dont le nom est passé à la postérité. Jonathan Swift est sans doute le plus célèbre d'entre eux. Né à Dublin en 1667, il fait carrière en Angleterre, mettant sa plume acérée au service des hommes politiques et des causes qu'il entend défendre, avant de revenir au bercail, comme doyen de Saint Patrick. En 1724, il prend la défense de son pays natal dans les célèbres *Drapier's Letters*³. Oliver Goldsmith, fils d'un pasteur irlandais, vient lui aussi tenter sa chance à Londres et 1756. Il y fréquente les cercles littéraires à la mode ; les grandes revues lui ouvrent leurs colonnes ; son nom reste attaché à quelques œuvres célèbres, un roman *The Vicar of Wakefield* (1762), une pièce de théâtre *She Stoops to Conquer* (1773), et *The Citizen of the World* (1762), correspondance imaginaire entre un voyageur chinois à Londres et ses amis restés au pays, dans le style des *Lettres persanes* de Montesquieu. Plus tard dans le siècle, Maria Edgeworth, fille d'un éducateur irlandais, publie *Castle Rackrent* (1800), tableau sans concession des exactions des propriétaires fonciers en Irlande et *The Absentee* (1812), dont le héros, affligé d'une épouse irlandaise honteuse de ses origines, essaie en vain de forcer les portes de la bonne société anglaise. D'autres écrivains sont moins connus, voire totalement oubliés aujourd'hui, comme le dramaturge Charles Macklin, originaire du comté de Roscommon, qui connut une gloire éphémère sur les scènes de la capitale avec deux pièces intitulées *Love à la Mode* (1750) et *The True-born Irishman* (1783), ou encore Thomas Sheridan – à ne pas confondre avec son homonyme, Richard Brinsley Sheridan – auteur de *The Brave Irishman. A Farce* (1738). Célèbres ou non, tous ces Irlandais ne constituent qu'une infime partie de la communauté installée dans la capitale.

Les ouvriers et les indigents

- 6 Plus nombreux, plus visibles aussi dans leur spécificité sont les ouvriers qui viennent chercher du travail à Londres, fuyant la misère qui est leur lot en Irlande. Des

descriptions de cette misère, on en trouve sous la plume de tous les voyageurs qui visitent le pays. Dans une lettre au comte de Peterborough datée du 28 avril 1726, Swift raconte qu'il n'est pas un fermier sur cent qui soit en mesure d'acheter des chaussures et des bas à ses enfants, de consommer de la viande ou de boire autre chose que de l'eau et du petit lait ; et il ajoute : « *le royaume tout entier est un spectacle de misère et de désolation sans égal de ce côté-ci de la Laponie*⁴ ». Cinquante ans plus tard, Arthur Young ne constate guère d'amélioration. Lui aussi voit des enfants pieds nus, des chaumières misérables aux murs de boue pétrie avec de la paille, avec une seule pièce où tous les membres de la famille dorment sur des paillasses. Mais sa conclusion est bien différente du pessimisme de Swift : il admire la belle santé de ces paysans et s'attarde à décrire « leurs corps vigoureux, bien formés, leurs masses grouillantes d'enfants, des hommes athlétiques, de jolies femmes », tout en se demandant comment ils peuvent subsister sur une nourriture aussi pauvre⁵. Ce sont ces malheureux qui vont alimenter une émigration temporaire ou définitive vers l'Angleterre. Des Irlandais à Londres, il y en a depuis le XVII^e siècle, dans l'industrie textile, en particulier le tissage de la soie qui fait la renommée du quartier de Spitalfields. On les trouve aussi dans le secteur du bâtiment, où l'on apprécie cette vigueur physique signalée par Arthur Young. Or, on construit beaucoup dans la capitale georgienne : la ville s'étend vers l'ouest, où se développent les magnifiques *squares* à l'architecture palladienne. Pour la même raison, les Irlandais trouvent du travail dans les docks et chantiers navals de la Tamise. Enfin, à l'époque des moissons – car la campagne est aux portes de la capitale au XVIII^e siècle – des ouvriers agricoles irlandais prêtent leurs bras aux travaux des champs. Ils viennent parfois avec leur famille et restent sur place, la fenaison terminée ; d'autres s'en retournent au pays. Main d'œuvre éphémère ou permanente, ces immigrés apportent une contribution appréciable, et appréciée, à la vie économique de la capitale. Et puis il y a tous ceux qui, venus sans qualification particulière, subsistent de petits boulots – marchands ambulants de fruits et légumes, portefaix, colporteurs, etc. Leur existence est précaire, et bien souvent, le vol est leur seul recours. Ils appartiennent alors à cette catégorie que Dorothy George appelle « les mendiants professionnels⁶ ». Entre mendier et voler, la frontière est floue, et pas seulement chez les immigrés irlandais.

Comment vivent-ils : essai de géographie sociale : Little Irelands

- 7 Et d'abord, combien sont-ils ? Il est difficile, voire impossible, de répondre à cette question, concernant une époque où les recensements officiels n'existent pas encore⁷, où les données statistiques, économiques surtout, sont rares et peu fiables. Ici et là, on rencontre quelques témoignages de contemporains, forcément partiels et partiels, qui ne sauraient constituer des documents scientifiques. Ainsi, vers 1750, l'évêque Berkeley déclare-t-il que Londres est devenue la capitale irlandaise, boutade sans fondement sérieux, mais qui peut témoigner de son rejet de ces étrangers⁸. Utilisant quelques archives plus fiables, Dorothy George avance le chiffre de 5 000 saisonniers venant l'été participer aux travaux de la moisson. On dispose en revanche de plus de précisions sur les quartiers de la capitale où ils se regroupent, comme toutes les minorités ont tendance à se rapprocher pour se sentir moins fragiles ou pour préserver leur spécificité culturelle. En dehors des secteurs où leur main d'œuvre est requise, comme les beaux quartiers en construction, ou encore Wapping, Shadwell sur les bords de la Tamise, pour les dockers,

on trouve surtout les immigrés irlandais dans les parties les plus pauvres de l'East End. Ce qu'on pourrait appeler « le ghetto de la misère » s'étend sur St Giles, Saffron Hill, Marylebone, Paddington, Whitechapel. Taudis à bon marché, repaires de tous ceux qui ont maille à partir avec la justice, c'est, sans grand changement, le Londres que décrira quelques années plus tard Dickens dans *Oliver Twist*.

Les visages de la pauvreté

- 8 Ici, les informations ne manquent pas, sous la plume de témoins contemporains, voyageurs anglais ou étrangers, travailleurs sociaux, horrifiés devant la dégradation des conditions de vie dans ces quartiers. Quelques visiteurs comme Peter Kalm ou P.J. Grosley nous livrent leurs impressions au milieu du siècle⁹ Mais c'est dans les dernières décennies que sont conduites les premières enquêtes, parfois à la demande du Parlement, au moment où le fardeau des charges sociales devient intolérable. *The State of the Poor*, ouvrage-référence de Sir Frederic Morton Eden paraît en 1797. Deux ans plus tard, Patrick Colquhoun, publie *The State of Indigence... Casual Poor in the Metropolis explained* (1799) et il poursuit son étude avec *Police of the Metropolis* (1800) et *Report on Education* (1816). Les témoignages de ce genre sont tout à fait dignes de foi ; écoutons-les.
- 9 Montagu Burgoyne, secrétaire de la *Calmel Society*, visitant la colonie irlandaise de Marylebone, rapporte que quelque 700 personnes y vivent dans 24 petites maisons, à trois ou quatre familles par pièce, avec une centaine de porcs évoluant au milieu du quartier ! Il conclut : « Je n'ai jamais vu tant de pauvres et, parmi eux, tant de détresse, tant de délinquance, tant d'ignorance¹⁰ ». Voilà qui corrobore le récit d'un voyageur français, Simond, cinq ans auparavant : « très pauvres, très sales, très turbulents. Nous n'aurions jamais cru qu'il y eût de telles épaves à Londres, si nous n'avions pas résidé par hasard dans Orchard Street, à Portman Square, par ailleurs un des quartiers les plus chics de la capitale¹¹ ». Ce témoignage montre que ces rues lépreuses pouvaient jouxter des artères beaucoup plus résidentielles, d'où, nous le verrons, l'inquiétude de ces Londoniens cossus devant les risques liés à cette proximité.
- 10 Quand, des décennies plus tard, Charles Booth mène la première grande enquête sociologique publiée sous le titre *Life and Labour of the People of London* (1903) c'est le fruit de dix-sept ans de travail de toute une équipe, qui, inspectant les taudis de l'Angleterre victorienne, ne fait que constater l'héritage de la génération précédente. C'est rue par rue qu'il dresse une image de Londres et dans les quartiers les plus misérables, ceux qui sont colorés en noir sur la carte, ce sont bien souvent des Irlandais qu'il y rencontre. Accompagnons ces enquêteurs dans Shelton Street. Au numéro 2, au rez-de-chaussée, vivent un certain Mr. Mulvaney et sa femme. Ils s'y sont installés alors que les maisons tombaient déjà en ruine. Au troisième étage, deux petites pièces mansardées : dans l'une, un couple avec trois enfants ; dans l'autre, deux femmes. La chambre qui abrite la famille est d'une saleté repoussante, grouillant de vermine. Les deux voisines vivent de mendicité. Tous ces gens sont des Catholiques irlandais. Et le film de la misère se déroule, immeuble après immeuble, avec les mêmes détails accablants : « les occupants vivaient comme des porcs ; spectacles et odeurs donnaient la nausée. » Arrivé au numéro 6, l'enquêteur doit devoir préciser, devant l'insoutenable monotonie de son rapport : « Je vais peut-être mettre à l'épreuve la patience de mes lecteurs, mais mon but est de montrer la rue et ses résidents tels qu'ils étaient, non pas comme une sélection d'exemples, ni comme le simple résultat d'une moyenne¹² ».

La délinquance

- 11 De la pauvreté à la délinquance, il n'y a qu'un pas. On sait comment les héroïnes de Defoe, Moll Flanders la voleuse et Roxana la prostituée, justifient leurs manquements à la morale : c'est la Nécessité (*Necessity*) – ce qui, dans leur bouche, signifie la misère – qui est responsable de leur déchéance. Les Irlandais de Londres pourraient sans doute dire la même chose. Ils défraient souvent la chronique judiciaire et on les trouve dans les registres de l'Old Bailey et des assises trimestrielles de la capitale (*Quarter Sessions*) Tous les chefs d'accusation se retrouvent liés à leur nom : le vol, bien sûr, mais aussi la boisson, qui permet d'oublier pour un temps sa détresse ; le jeu qui offre la tentation de quelque gain ; la prostitution, seul moyen de survivre pour certaines femmes.
- 12 Querelleurs, chatouilleux sur leur honneur, solidaires quand l'un d'eux est en difficulté, ils se font remarquer dans les scènes de violence qui sont le lot quotidien de la capitale au XVIII^e siècle. Quand un « paddy », effigie de l'Irlandais en caricature, est brûlé le jour de la St Patrick, en 1740, par des garçons bouchers, tous les étals de boucherie de Clare Market sont mis à sac. En 1763, dans le cadre de la très contestée élection de Westminster, une bataille rangée oppose marins et porteurs de chaises à Covent Garden ; là encore, les auteurs de trouble sont irlandais. Les pages de la presse de l'époque sont émaillées de ces faits divers. The Rookery, dans St Giles est le repaire de tous ces aigrefins et l'on ne s'y aventure pas aisément. Montagu Gore en parle en ces termes en 1850, ajoutant que son témoignage serait tout aussi valable s'il s'agissait du siècle précédent : « *Les Irlandais venant à Londres semblent considérer la capitale comme une ville païenne, et s'y adonnent à des comportements inconsidérés et à la délinquance... La misère, la saleté, le surpeuplement des chaumières irlandaises se retrouvent à St Giles. La pureté des femmes, qui fait la fierté des historiens irlandais, n'est ici que pure fiction*¹³ ».

Comment les Anglais réagissent-ils face à cette minorité irlandaise ?

Intégration ou rejet : les attitudes de la société d'accueil

- 13 Comme on peut s'y attendre, la réaction n'est pas monolithique. Elle varie en fonction de la contribution que les immigrés apportent à la vie du pays et surtout des difficultés que leur présence peut créer au quotidien dans les paroisses où ils sont implantés.

Un accueil plutôt positif

- 14 Pas de traitement spécial pour les écrivains et les artistes qui viennent tenter leur chance dans la capitale. La critique les encense ou les écharpe comme leurs confrères anglais, sans référence à leurs origines géographiques. Les réactions concernent surtout les autres catégories sociales. Au milieu du siècle, Saunders Welch, magistrat, fait la différence entre les travailleurs, les *labouring poor*, comme on les appelle à l'époque, et les autres :

Les Irlandais des catégories sociales inférieures importés dans ce royaume sont ceux qui viennent chaque année travailler aux moissons, et lorsque celles-ci sont terminées retournent dans leur pays avec le fruit de leur labeur. Ce sont de bons serviteurs, fidèles et utiles au fermier. Rendant un grand service au royaume, ils méritent d'être protégés et encouragés. Les autres sont des individus rendus

désespérés par leurs méfaits et dont le séjour en Irlande n'offre plus de sécurité... Ils viennent à Londres pour y commettre leurs méfaits. Londres sert d'asile à ces bandits... Irlandais ou Anglais¹⁴.

- 15 La fin de la citation montre qu'il n'est pas d'animosité particulière à l'égard des Irlandais, pas de racisme chez ce magistrat soucieux d'abord de lutter contre la violence dans la capitale, quels qu'en soient les auteurs.
- 16 Pour anecdotique qu'il puisse paraître, l'effort de Thomas Sheridan pour aider ses compatriotes à mieux s'intégrer à la société anglaise, mérite d'être mentionné. En 1790, il fait paraître un dictionnaire de la langue anglaise, avec un appendice significatif : « *règles à observer par les natifs d'Irlande pour acquérir une juste prononciation de l'anglais* ». Tel n'était sans doute pas le souci majeur des malheureux entassés dans les ghettos de la misère que l'Angleterre victorienne appellera « Petites Irlandes (*Little Irelands*) ». Pour les aider se crée, en 1799, la *Calmel Society*, du nom du quartier de Marylebone, derrière Orchard Street, non loin de Portman Square, quartier mentionné à maintes reprises par les témoins de l'époque pour son extrême destitution. Le secrétaire de la société, Montagu Burgoyne, dresse une description détaillée de ces taudis devant le Comité pour la mendicité, au tout début du XIX^e siècle. Dans le rapport sur l'éducation, qu'il produit en 1816, il s'attarde sur le spectacle affligeant de ce secteur de la capitale : « Je n'ai jamais vu tant d'indigents, tant de détresse, tant de délinquance, tant d'ignorance¹⁵. » La *Calmel Society* distribuera de l'aide, et surtout scolarisera quelque 400 enfants dans des écoles catholiques ; mais vu l'ampleur du problème, elle ne réussira pas à éradiquer la misère des Calmel Buildings. L'effort, néanmoins, mérite d'être souligné, comme une réaction positive, constructive, dans un océan d'indifférence, voire d'hostilité.

La caricature littéraire

- 17 C'est entre les deux qu'il faut situer la caricature de l'Irlandais qui apparaît dans la littérature de l'époque. Le croquis de James Gillray, intitulé *Paddy on Horseback* (1779), illustre bien le stéréotype de l'Irlandais, tel que les Anglais peuvent le voir au théâtre ou dans les romans de l'époque : imposant par sa stature, hirsute, en haillons, il transporte dans sa besace des pommes de terre, nourriture de base des pauvres paysans irlandais. Démuni, l'Irlandais s'est acquis une solide réputation de coureur de dots anglaises. Ainsi le personnage de Gillray arrive-t-il à Londres avec une liste de riches héritières à séduire. Ce dernier trait ne pouvait manquer de retenir l'attention des dramaturges et des romanciers, auxquels il fournit un commode ressort à l'action. Qu'on se souvienne du portrait de Mr Fitzpatrick, dans *Tom Jones*. Il est introduit en ces termes : « *ce gentilhomme était de ceux que les Irlandais appellent caballero, ou cavalier. Frère cadet d'une bonne famille, sans aucune fortune dans son pays, il se trouva dans l'obligation d'en chercher une ; ce pourquoi, il se rendait à Bath, pour tenter sa chance aux cartes et avec les femmes*¹⁶. » Le récit des événements qui entourent cette rencontre du héros avec ce personnage haut en couleurs montre aussi son caractère ombrageux et colérique. Que Fielding introduise un tel personnage dans son roman n'est pas tout à fait anodin, lui qui a été confronté au problème des Irlandais à Londres au cours de ses fonctions de magistrat de Westminster. Smollett place un individu du même genre sur la route des membres de la famille Bramble dans *Humphry Klinker* (1771). À Berwick, ils rencontrent un Irlandais de belle taille en compagnie d'une jeune héritière qu'il emmène en Écosse, pour l'épouser, devant un ecclésiastique qui ne s'encombrerait pas des « formalités exigées par la loi anglaise ». Mais son plan échoue quand un témoin de la scène murmure à l'oreille de la dame que son

soupirant n'est qu'un modeste tailleur, surtout amoureux de sa fortune¹⁷. Mais le public qui sourit devant la déconfiture du coureur de dot privé de sa proie, ne rit plus du tout quand il s'agit des Irlandais qui hantent les rues de Londres, vivant d'aumônes et d'expédients. Cette minorité pose à la société d'accueil un triple problème, sanitaire, économique et d'ordre public. Graham Davis qualifie de « racisme anti-irlandais » les comportements négatifs des Londoniens à son égard¹⁸.

- 18 Le problème religieux ne semble pas être le plus important, car nombre de ces malheureux contraints à immigrer vers l'Angleterre et les colonies sont protestants, les Catholiques restant attachés à leur sol et à l'héritage de leurs ancêtres, quitte à accepter le grand dénuement décrit par Arthur Young, quand il visite l'Irlande. Mais le stéréotype de l'Irlandais suppôt du papisme a la vie dure dans l'inconscient collectif. En 1773, Thomas Secker publie *Five Sermons against Popery*. En 1780, on trouve dans les faits divers le passage en jugement d'une certaine Susannah Clark, pour avoir mis le feu à un pub de Golden Lane. La prévenue justifie son geste par ces mots : « *C'était une maison de Catholiques romains ; il n'y avait là que des Catholiques romains. Il fallait la détruire [...] Il y avait eu une veillée irlandaise en ces lieux et la maison devait être démolie*¹⁹. » En cette même année 1780, Londres s'enflamme avec les *Gordon Riots*, manifestation violente anti-catholique qui dure plusieurs jours, pendant lesquels la capitale est mise à sac par les émeutiers²⁰. Cette hostilité contre les Irlandais catholiques trouve un écho amplifié au moment de la Rébellion de 1798, soutenue par la France révolutionnaire, qui envisage même une invasion de l'Angleterre avec le soutien des Irlandais. La religion prend alors plus d'importance dans la caricature de l'Irlandais dans les romans des années 90, comme *Lord Fitzbury* (1794) d'Elizabeth Gunning ou *The Irish Heiress* (1797), de Mrs. F.C. Patrick.
- 19 Ostracisée, regardée avec suspicion, la minorité irlandaise l'est aussi pour des raisons économiques. Dans les rangs des classes populaires, on lui reproche - c'est classique - de prendre le travail des ouvriers anglais, en acceptant de travailler à moindre prix. En 1736, ce sont les soyeux de Spitalfields qui sont pris à partie pour cette raison. Sir Robert Walpole écrit une lettre à son fils, où il précise que les mêmes griefs sont retenus contre les ouvriers du bâtiment : « *On construit une nouvelle église à Spitalfields où, me dit-on, les contremaîtres ont renvoyé sur-le-champ un grand nombre d'ouvriers de toute sorte pour embaucher... des Irlandais travaillant pour un salaire inférieur de plus d'un tiers*²¹ ».
- 20 Les ouvriers qui s'estiment privés de leur gagne-pain par cette concurrence déloyale ne sont pas les seuls à protester. À l'autre bout de l'échelle sociale, on se plaint plutôt du fardeau que représentent ces indigents irlandais. En effet, à la différence des immigrés juifs, tout aussi démunis mais pris en charge par leurs coreligionnaires, ils sont à la charge des paroisses obligées, depuis la loi de 1601 (*Poor Law Act*), de venir en aide aux pauvres résidant sur leur territoire. En 1799, Patrick Colquhoun évalue à 2 000 livres le montant de l'impôt consacré en 1796 au soutien de quelque 1 200 réfugiés irlandais, et il ajoute que c'est là de l'argent gaspillé en pure perte : « *au lieu de rendre service, cette lourde somme cause plutôt du mal, car elle est dépensée à la taverne*²² ». Semblable doléance se fait entendre à Liverpool, à Manchester, où se trouvent d'autres colonies d'immigrants irlandais et où, comme à Londres, on redoute de voir s'effondrer le système de l'assistance publique sous le poids de ce fardeau.
- 21 Menace économique, cette minorité irlandaise est aussi accusée de créer un problème de santé publique. Tous ceux qui ont décrit ces taudis insistent sur la saleté des lieux dévorés par la vermine. Quelques années plus tard, dans l'Angleterre victorienne, le « roi Choléra » fera des ravages à plusieurs reprises dans la capitale. Le mal est déjà là, en

germe dans ces quartiers vétustes et insalubres à l'époque georgienne et qui ne s'amélioreront point avec le temps. Par ailleurs un autre fléau menace la santé du pays et de ses habitants, c'est la prostitution, mal répandu dans la capitale et là, encore les femmes amenées à vivre du commerce de leur corps sont nombreuses dans les rangs de la communauté irlandaise. À l'égard de ces malheureuses, le ton oscille entre l'apitoiement et la condamnation. Mais la prostitution est aussi un délit aux yeux de la loi. Elle vient s'ajouter à la liste des méfaits dont se rendent coupables les Irlandais qui naviguent, comme nous l'avons vu, entre pauvreté et délinquance. Magistrats pour Westminster, Henry Fielding et son frère John rencontrent forcément le problème dans l'exercice de leurs fonctions. Compatissant, le romancier se demande si ces malheureux sont plutôt à plaindre ou à blâmer. Quand il écrit *An Enquiry into the Causes of the Late Increase of Robbers*, en 1751, il essaie de sensibiliser au problème et à ses conséquences potentielles ceux de ses riches compatriotes, qui habitant les beaux quartiers, semblent l'ignorer ou en tout cas s'en désintéresser. Et il ajoute, dans une note de bas de page, que la plus grande partie des misérables dont il fait état sont des Irlandais²³. Pour enrayer le fléau, Fielding prône une (re)mise en vigueur des lois sur le vagabondage, ce qui permettrait aux paroisses de reconduire hors de leur territoire tous ceux qui ne rempliraient pas les conditions prévues par la loi pour être éligible à l'aide apportée par l'assistance publique. Rien d'efficace ne sera fait, en fait, avant la grande loi de 1834, (*The Poor Law Amendment Act.*). Et en attendant, les voix hostiles aux Irlandais se feront entendre plus fort que celles qui s'apitoieront et tenteront de leur venir en aide par charité.

- 22 Telle est la minorité irlandaise à Londres au XVIII^e siècle. Elle n'est pas homogène, mais ceux qui retiennent l'attention de la société d'accueil, ce ne sont pas les hommes de plume, qui viennent tenter leur chance, avec plus ou moins de succès, auprès des maisons d'édition ou des théâtres de la capitale, mais ceux qui, fuyant la misère dans leur pays, espèrent trouver de meilleures conditions de vie sur le sol anglais. Les ouvriers apportent leur force de travail, même si les ouvriers anglais les repoussent comme de nuisibles concurrents. Et puis, il y a tous ceux qui subsistent d'expédients. On ne peut parler d'intégration pour ces indigents qui se regroupent dans les taudis de la capitale. Pour les classes les plus démunies de la société d'accueil, ils deviennent le bouc émissaire de leurs maux : chômage, criminalité. Ils ne sont certes pas les seuls responsables, mais c'est dans les périodes de difficultés économiques et sociales, que les « étrangers » sont montrés du doigt et marginalisés dans la société où ils espéraient trouver refuge.

BIBLIOGRAPHY

Sources primaires

D.B. HORN & Mary RANSOME (eds.) *English Historical Documents*, vol. X, 1714-1783, London: Eyre and Spottiswoode, 1969, 964 p.

Patrick, COLQUHOUN, *The State of Indigence and the Situation of the Casual Poor in the Metropolis, Explained*, London, 1799.

Patrick, COLQUHOUN, *Police of the Metropolis*, 1800

F.S. GROSLEY, *A Tour to London: or, New Observations on England and its Inhabitants*. Trans. From the French by Th. Nugent, Dublin, 1772, 3 vols.

Jonas HANWAY, *The Citizen's Monitor: showing the Necessity of a Salutary Police, executed by resolute and judicious magistrates*, London, 1780, 355 p.

François LACOMBE, *Observations sur Londres et ses environs, avec un précis de la constitution de l'Angleterre, de sa décadence*, par un athérome de Bern, Paris (i.e. Londres) 1777, 263 p.

Thomas SHERIDAN, *A Complete Dictionary of the English Language, both with regard to Sound and Meaning*, 1770, 976 p.

Tobias SMOLLETT, *The Expedition of Humphry Clinker*, (1771), OUP., 1955, 440 p.

Arthur YOUNG, *A Tour in Ireland... in the Years 1776, 1777, 1778*, Dublin, 1780, 4 vols.

Sources secondaires

Albert FRIED & Richard ELLMAN (eds.), *Charles Booth's London*, Penguin Books, 1969, 440 p.

M. D. GEORGE, *London Life in the Eighteenth Century*, (1925), Penguin Books, 1965, 457 p.

Timothy, McINERNEY, *Paddies on Horseback: Representations of Irish Aristocracy and Nobility in the Long Eighteenth Century*, Mémoire de Master, Université Sorbonne Nouvelle Paris 3, 2010.

Roy PORTER, *English Society in the Eighteenth Century*, Penguin Books, 1982, 424 p.

NOTES

1. On estime à un million de livres le montant annuel des fermages qui quittent l'Irlande vers 1750. Voir Roy PORTER, *English Society in the Eighteenth Century*, p. 49.
2. Rue de Londres, près de Moorfields, à l'origine habitée par des artistes vivant chichement de leur plume. Ce nom géographique devint ensuite un terme générique pour désigner toute cette catégorie sociale subsistant à la limite de la misère.
3. Un brevet pour la frappe de monnaie à destination de l'Irlande avait été concédé à un Anglais, William Wood. Le profit escompté était de 25 000 livres, soustraites à l'Irlande par cette transaction. Les pamphlets de Swift, par leur virulence, firent reculer le gouvernement.
4. "The whole kingdom is a scene of misery and desolation hardly matched on this side of Lapland" in D.D.HORN & Mary RANSOME (eds.), *English Historical Documents*, vol. X 1714-1783, (1957), London: Eyre & Spottiswoode, 1969, p. 710.
5. Arthur YOUNG, *A Tour in Ireland*, part II (1780), pp. 12-20, passim. In HORN & RANSOME, *op. cit.*, p. 715.
6. Dorothy GEORGE, *London Life in the Eighteenth Century* (1925), Peregrine Books, 1965, p. 120.
7. Le premier recensement eut lieu en 1801. Pour la période antérieure, on doit se reporter aux registres de paroisses, lesquels n'enregistraient que les données démographiques relatives à leurs ouailles anglicanes.
8. Cité par Roy PORTER, *op. cit.*, p. 49.
9. Peter KALM, *Visit to England* (1748) ; P.J. GROSLEY, *A Tour to London*, 1765, traduit en anglais par T. NUGENT en 1772.

10. Cité par Dorothy George, *op. cit.*, p. 122
11. *Ibid.*, p. 123. "Very poor, very uncleanly, and very turbulent... We should never have known there were such wretches in London if we had not happened to reside in Orchard Street, Portman Square, which, by the way, is one of the finest parts in town".
12. Alfred FRIED, Richard ELMAN, (eds), *Charles Booth's London*, London: Pelican Classics, 1971, p. 113. "I fear that I may tax the patience of my readers, but my aim is to show the street and its inhabitants as it existed, not selected cases, nor the mere resultant of an average".
13. Montague GORE, *On the Dwellings of the Poor*, 2nd ed. 1851, pp. XII-XVI. Cité par Dorothy GEORGE, *op. cit.* p. 348: "But nine tenths of the inhabitants are Irish [...] the Irish coming to London seem to regard it as a heathen city and to give themselves up to a course of recklessness and crime [...]. The misery, filth and crowded condition of the Irish Cabin is realized in St Giles. The purity of the female character which is the boast of Irish historians here at least is a fable."
14. Cité par Dorothy GEORGE, *op. cit.* p. 126: "The Irish imported into this kingdom of the lower class are those who annually come to harvest and when that is over return with the savings of their labour to their own country. Those are useful, faithful, good servants to the farmer and as they are of great use to the kingdom, deserve protection and encouragement. The others are a set of fellows made desperate by their crimes, and whose stay in Ireland being no longer safe, come to London to perpetrate their crimes [...]. London is the asylum of these rogues and vagabonds as well Irish as English."
15. Montagu BURGOYNE, *Report on Education*, 1816, p. 125: "I have never met so many poor among whom there was so much distress, so much profligacy and so much ignorance."
16. Henry FIELDING, *The History of Tom Jones, A Foundling*, 1749, livre X, ch. 2, Claude RAWSON, (ed.), *Everyman's Library*, vol. II, p. 19: "He was a younger brother of a good family, and, having no fortune at home, was obliged to look abroad in order to get one; for which purpose he was proceeding to the Bath, to try his luck with cards and the women."
17. Tobias SMOLLETT, *The Expedition of Humphry Clinker*, 1771, OUP. 1955, p. 257
18. Cité par Paul BRENNAN et Valérie PEYRONNEL, *Civilisation Irlandaise*, Hachette Supérieur, 1995, p. 19.
19. Session Papers, 28 juin 1780, cité par Dorothy GEORGE, *op. cit.*, p. 125: "It was a Roman Catholic's house, and there was nothing but Roman Catholics in it and it must be pulled down [...] there had been an Irish wake in the houses, they were Irish Roman Catholics and the house must come down."
20. Les émeutes éclatent lorsque le Parlement examine un projet de loi visant à améliorer le sort des Catholiques, victimes de sévères lois d'exception. La foule est menée par Lord George Gordon.
21. Cité par Dorothy GEORGE, *op. cit.*, p. 124: "They are building a new church at Spitalfields where, I am told, the master workmen discharged at once a great number of all sorts of labourers and took in [...] Irishmen who served for above one-third less per day."
22. Patrick COLQUHOUN, *The State of Indigence and the Situation of the Casual Poor in the Metropolis*, Explained, 1799, p. 15. "In the United parishes of St Giles in the Fields and St George, Bloomsbury, this expense amounted to 1,200 £ in the year 1796. It arose from the support of 1,200 poor natives of Ireland, who, but for this, must have become vagrants... Instead of being useful, this large sum is perhaps hurtful... The trifle they receive is too often spent immediately in the Gin shop."
23. Henry Fielding, *An Enquiry into the Causes of the Late Increase of Robbers*, 1751, Georges Lamoine (ed.), Presses universitaires du Mirail, 1989, p. 84.

ABSTRACTS

In the XVIIIth century, London which suffered from a high death-rate, maintained its demographic balance thanks to its inflow of immigrants: provincial people coming from other parts of the kingdom, foreigners such as Irish people suffering from poverty in their native island, or Jews fleeing from persecutions on the Continent.

The Irish community in London was composed of various elements: artists and men of letters hoping to find success in the capital; labourers in the textile, the building industries and the naval dockyards; agricultural labourers who came at harvest time... and did not always go back home at the end of the season; poor people surviving on odd jobs and criminals looking for preys and anonymity in the large town.

The host country had no special treatment for the first category. It welcomed the labourers as a necessary labour force for its economic development. But it was far more hostile to all those who represented a threefold problem: a problem of public security and public health; a heavy burden for the local authorities in charge of the poor of their parishes; and there was also lurking the traditional grudge against those who were considered as papists.

Au XVIII^e siècle, Londres, qui connaît une forte mortalité, maintient son équilibre démographique grâce à son flux d'immigrants : provinciaux venant d'autres régions du royaume, étrangers comme les Irlandais chassés de leurs campagnes par la pauvreté ; Juifs fuyant les persécutions dont ils sont victimes sur le Continent.

La communauté irlandaise de Londres se compose d'éléments variés : artistes et hommes de lettres espérant trouver le succès dans la capitale ; ouvriers dans les industries textiles, celles du bâtiment et les chantiers navals ; saisonniers agricoles qui arrivent au moment des moissons, et qui ne retournent pas toujours chez eux, la saison terminée, pauvres vivant de petits boulots, délinquants en quête de proies ou d'anonymat dans la grande ville. La société d'accueil ne réserve pas de traitement spécial aux artistes ; elle est heureuse d'accueillir les ouvriers, main-d'œuvre nécessaire au développement de son économie. Elle est beaucoup plus hostile à l'égard des pauvres, des délinquants, qui lui posent un triple problème : problème de santé et de sécurité publiques ; poids de plus en plus lourd pour les autorités locales chargées d'entretenir les pauvres de la paroisse ; et toujours le ressentiment contre ceux qu'on rejette comme papistes par tradition.

AUTHOR

SUZY HALIMI

Suzy Halimi est professeur émérite à la Sorbonne Nouvelle-Université Paris 3. Son champ de recherche porte sur l'Angleterre des Lumières : civilisation et littérature. Elle est notamment l'auteur d'un ouvrage intitulé *La Grande-Bretagne ; Histoire et civilisation* (1994) et d'une étude sur *L'enseignement supérieur au Royaume-Uni* (2004). Elle a été Présidente de son université. Elle est par ailleurs Vice-présidente de la Commission française pour l'UNESCO et Présidente de son Comité Education.